

L'entreprise de l'art et l'art de l'entreprise

Les Ateliers de Rennes → Art Norac → Bruno Caron → 235^{ème} fortune française (150 millions d'euro) → PDG du groupe Norac → conception et élaboration de pains surgelés industriels (*Pain Concept*), biscottes lyophilisées (*Pain Clément*), viennoiseries industrielles en sachet (*La Boulangère*), pâtisseries sous vide (*Le Ster*), sandwichs synthétiques en barquette (*Daunat*), etc.

Qu'on le veuille ou non, *l'art ne crée pas de valeur*.

Affirmer que l'art « crée de la valeur » est une habile opération de marchand, visant à laisser entrevoir l'existence d'un « rapprochement » possible — et donc d'une réconciliation souhaitable — entre l'art et ce qui devrait être pourtant son pire ennemi : le monde de l'entreprise.

L'art ne crée pas de *valeur*. A moins qu'on appelle « art » tout autre chose que de l'art, quelque chose qui n'en a ni la puissance d'événementialité, ni la force d'irruption politique. A moins qu'on appelle « art » une série de sous-produits culturels qui seraient finalement à l'art ce que les sous-produits alimentaires de synthèse du groupe Norac sont à la nourriture. A moins encore qu'on abolisse la distinction philosophiquement décisive entre *œuvre d'art* et *marchandise*. En fait de « rapprochement », c'est à un ennuyeux dialogue du monde de l'entreprise avec lui-même qui nous convie cette honteuse Biennale à 2,2 millions d'euro. Car l'art ne dialogue ni ne communique. L'art crée des affects et nous emporte dans des devenirs inouïs, et quel devenir n'est pas un devenir-révolutionnaire ?

De la rencontre possible entre le monde de l'art et celui de l'entreprise, les organisateurs de ces « Valeurs croisées » se font une représentation cruellement réactionnaire. Car proposer des « résidences en entreprise » à des « artistes » pour qu'ils y « élaborent un projet en s'intéressant à la vie de

l'entreprise d'accueil, dans un dialogue avec les salariés », c'est reconduire, auprès de ces salariés, la séparation entre *auteur* et *spectateur*, qui n'est elle-même que la transposition du rapport fondamental entre dirigeants et exécutants. Les Ateliers de Rennes reproduisent ainsi la logique de la *passivité*, logique dont le monde de l'entreprise et plus généralement l'économie capitaliste ont résolument besoin pour se maintenir comme tels. Le marchand d'esclaves *Gerinter Intérim*, l'opérateur de la pollution électromagnétique globalisée *Orange*, le fabricant de l'abrutissement spectaculaire de masse *Canal +*, le négociant d'extraits de cartilage de volaille en poudre *Diana ingrédients*, le producteur d'ersatz alimentaires industriels pour enfants sages *Christian Faure*, l'organisateur de la pénurie immobilière *Lamotte* applaudissent en chœur.

C'est qu'en introduisant sur leur lieu de travail un prétendu expert en création, on interdit à ces mêmes salariés toute option émancipatrice qui passerait par une création esthétique *dont ils seraient eux-mêmes les acteurs* ; option qui de toute évidence ne serait pas sans conséquences politiques, loin de là, bon anniversaire Mai 68 ! Mais si le « rapprochement » prôné ici par la fondation Art Norac entre l'art et l'entreprise a un sens, ce sera bien le suivant : *que chacun reste à sa place*.

En voulant rabattre le monde de l'art sur celui, esthétiquement douteux, de l'entreprise, ces « Valeurs croisées »

travaillent au contraire à figer les positions sociales respectives de l'artiste et du salarié, empêchant par là même tout passage de l'un à l'autre. S'il y a bien une réconciliation en marche ici, c'est seulement une réconciliation entre gagnants de la guerre économique : artistes à gages et dirigeants spécialisés ; vedettes d'*Arts magazine* et chefs d'entreprise. D'une « valeur » à l'autre, se croisent seulement ici les nantis de la société spectaculaire-marchande qui s'échangent profitablement la prestigieuse charge de respectabilité des uns, contre l'exemplarité économique des autres.

Et certes nous voulons que les frontières entre l'art, le travail, la politique et la vie vacillent ; mais encore faudrait-il que vacillent et s'évanouissent d'abord celles entre *ceux qui décident et ceux qui exécutent*. Loin de là, Raphaële Jeune s'efforce de désamorcer la charge explosive que représente tout art dégagé des contraintes du capital en défendant devant les foules rennaises une vision impudemment édulcorée et aseptisée de ce que créer veut dire : créer *de la valeur*. Et non seulement l'art ne crée pas de valeur, mais si le monde de l'entreprise crée quelque chose lui-même, ce sont seulement des vies qualitativement amoindries Monsieur le marchand d'antidépresseurs !

A ce titre, la joyeuse occupation des usines de LIP en 1973 à Besançon travaillait bien plus à l'improbable réconciliation de l'art et de l'entreprise que ces fâcheux Séjours de Recherche et de Création (SouRCEs). Car il y a seulement création là où il y a aussi *émancipation*. Et si « les artistes s'intéressent à l'entreprise et ses composantes comme à une réalité de plus en plus importante dans la définition des rapports sociaux », ce devrait être d'abord comme à une réalité à *détruire*.

Avec ces « Valeurs croisées », le chef de l'empoisonnement alimentaire de masse

organisé Bruno Caron voudrait court-circuiter le possible développement des conditions subjectives de l'émancipation des travailleurs en rabattant toute forme de création artistique sur le détestable modèle de la production marchande et en les condamnant eux-mêmes à la *non-intervention*. Mais dans cet acharnement compulsif du monde de l'entreprise à récupérer ce qui devrait constamment le menacer, d'un mécénat à l'autre, d'un sponsor à l'autre, nous ne lisons que l'inquiétude de Louis XVI et de ses laquets le jour où le peuple de Paris en colère marchait sur Versailles. Car loin de l'art moribond des Biennales subventionnées, d'autres artistes travaillent à la souhaitable transformation radicale de nos conditions d'existence ; et sans contester celle-ci n'ira pas sans la disparition de l'entreprise et du monde artificiellement appauvri qu'elle déploie autour de nous. Car d'autres alliances se nouent dans l'ombre — et l'art, la politique et la vie assurément s'y confondent, pour une explosion à venir. Car l'art, malgré ce que cette Biennale en forme de catalogue publicitaire peut laisser croire, est loin d'être mort. C'est qu'ils sont peu nombreux les êtres humains qu'on contentera, en matière d'expérience *esthétique*, de quelques succédanés de crêpes estampillées « Damien Beguet ».

—

Institut de démobilisation

<http://i2d.blog-libre.net>

i2d@no-log.org